

# **La croix de Saint-Saby commune de Lassout (Aveyron)**

Etude & Recherche

Claude-Alain Saby



Site de l'auteur <https://scribe.jimdo.com>

Copyright octobre 2019

Les photos sont réalisées par l'auteur de ce document  
Le document est soumis au Code de la propriété intellectuelle

## Avant propos

Le hameau (village) de Saint-Saby est maintenant inclu au sein de la commune de Lassouts<sup>1</sup> dans le département de l'Aveyron.

Ce hameau qui, au début du XXème siècle, avait une école est maintenant pratiquement abandonné. A l'entrée du village sur la gauche, on trouve une croix, visiblement très ancienne. Sur cette croix on peut lire des lettres grecques.

L'objectif de cette étude est de déchiffrer ces inscriptions, d'expliquer globalement le contexte historique des acronymes religieux, et d'aborder l'aspect historique de ce village.

### Origine de Saint-Saby

Le hameau est mentionné dès 1280. Il fut donné en 1311 par Bonneval au chapitre de Rodez. A cette date, **Sant-Savi** est appelé aussi **lo Gleial**, « le lieu de l'église ».

Les fêtes de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, propres autrefois au village, semblent confirmer la présence d'un ancien lieu de culte.

*Source*

[https://www.occitan-aveyron.fr/sites/default/files/upload/occitan-aveyron/collection-al-canton/pdf/al-canton\\_espalion.pdf](https://www.occitan-aveyron.fr/sites/default/files/upload/occitan-aveyron/collection-al-canton/pdf/al-canton_espalion.pdf)

La christianisation du Rouergue a commencé vers le IVe siècle

Après le IXe siècle les noms de lieux ont été modifiés par l'appellation de noms d'un Saint

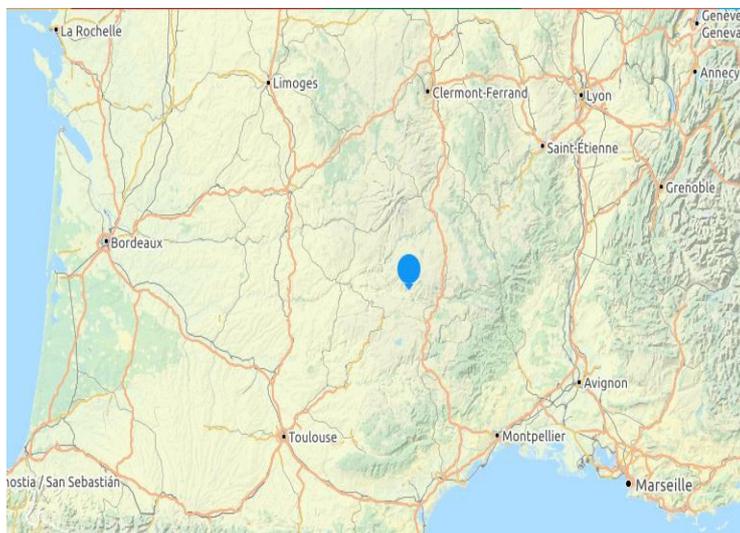
---

<sup>1</sup> Lassouts est un nom typiquement occitan, « Las Sots » (prononcer 'soutts'), et désigne des abris pour les cochons. L'origine du mot est sans doute gauloise, *sutegia*, le mot latin correspondant étant *suile*.  
Durant la Révolution, la commune porte le nom de *Montrouge*

## Situation géographique de Lassouts et de Saint-Saby



Plan du cadastre Napoléon (archives de l'Aveyron)



## **La commune de Lassouts actuellement**

Lassouts est un petit village français, situé dans le département de l'Aveyron et la région de l'Occitanie (anciennement Région Midi-Pyrénées). Ses habitants sont appelés les Lassoutois et les Lassoutoises.

La commune s'étend sur 30,7 km<sup>2</sup> et compte 291 habitants depuis le dernier recensement de la population datant de 2005. Avec une densité de 9,5 habitants par km<sup>2</sup>, Lassouts a subi une forte baisse de 12% de sa population par rapport à 1999.

Entouré par les communes de Saint-Côme-d'Olt, Gabriac et Castelnau-de-Mandailles, Lassouts est situé à 5 km au sud-est de Saint-Côme-d'Olt la plus grande ville à proximité. Situé à 640 mètres d'altitude, la Rivière Le Lot, la Rivière Le Dourdou, le Ruisseau de Bertouyre sont les principaux cours d'eau qui traversent la commune de Lassouts. La commune est proche du parc naturel régional des Grands Causses. (source : mairie de Lassouts)

## **La commune de Lassouts à ses débuts en 1837**

Club patrimoine, N° 90, Automne 2013

Depuis 1795 Roquelaure et Lassouts étaient communes de la mairie de Gabriac. Le 3 juillet 1837 par ordonnance royale et circulaire du préfet les paroisses de Lassouts, Notre Dame d'Albiac ainsi que Roquelaure sont érigées en commune distincte avec « Lassouts comme chef-lieu ».

La commune compte à cette date 1139 habitants répartis dans 73 lieux, 231 maisons et 249 ménages. Lassouts compte 244 habitants, Roquelaure 104, Saint Saby 50. De nombreux hameaux sont fort peuplés : Talpan compte 31 habitants, Le Vialaret 32, Duc 28, Les Arnals 27, Ambec et Randières 24, Nostro, Lurac et les Lavagnes 22.

Certains lieux-dits ont aujourd'hui disparu : Pys du côté du Neyraguet, La Coste, Guzoutou, Les Charlots, le Gua, la Caumette, La Pomarède, Loustalou, le Moulin d'Olt, Catarouze,....

Lassouts est une commune agricole, on recense 194 exploitations agricoles dirigées par 153 hommes propriétaires ou fils de propriétaire, 25 femmes veuves et 16 fermiers. La surface moyenne est donc d'environ 15 hectares mais certaines exploitations sont très importantes (celles des Monestier, des héritiers de JFX Aldias, des Cabanettes à Lassouts, de Nayrolles, ...) donc certaines devaient être très petites. Notons qu'il y a 39 exploitants agricoles sur le bourg de Lassouts, 21 à Roquelaure et «seulement» 9 à Saint Saby. Les domestiques tiennent une part importante dans l'activité notamment agricole. Ils sont 146 en 1841.

L'essentiel de l'activité artisanale et commerciale est concentré dans le bourg de Lassouts. L'on ne trouve pas trace d'aubergiste à Roquelaure sur le recensement alors qu'en 1827 Pierre-Jean Bonnefous y paie une patente de cabaretier. Il faut noter qu'il n'y a ni instituteur ni artisan à Saint Saby à cette époque.

## **La commune de Lassouts à la veille de la Grande Guerre**

(Club Club patrimoine De Lassouts) Lettre du N° 91 / Janvier 2014

Avec 897 habitants en 1911, dernier recensement avant la guerre, Lassouts a perdu 242 personnes depuis la date de création de la commune en 1837. Cela représente 21% de la population initiale. Mais cette diminution est inégale sur le territoire communal : avec 236 habitants le bourg de Lassouts maintient ses effectifs alors que ceux de Roquelaure et Saint-Saby chutent de près de 50% : 58 contre 104 pour Roquelaure et 29 contre 50 en 1841 pour Saint saby.

Le nombre de lieux-dits habités passent de 73 à 67. Aucun hameau ne compte plus de 30 habitants.

Source : <http://www.lassouts.fr/Histoire---Patrimoine.aspx>

Historiquement le territoire de l'actuelle commune de Lassouts était divisé en trois parties dépendant de seigneurs différents.

Au Nord Est les terres autour de Saint Saby dépendaient de la Dômerie d'Aubrac.

A l'Ouest les terres dépendaient du seigneur de Roquelaure<sup>2</sup>.

L'essentiel de la commune, la paroisse de Lassouts, avait le Chapitre Cathédral de Rodez pour seigneur.

Les premiers écrits connus remontent au XII<sup>ème</sup> siècle. Le pape Eugène III fait donation en 1147 du prieuré de Lassouts au Chapitre Cathédral de Rodez. A la même époque le seigneur de Calmont donne les terres de l'Ouest de l'actuelle commune à un Roca Lauri seigneur venu de la région d'Anduze. Lassouts va prospérer, au XIV<sup>ème</sup> siècle il est dénommé Castri de Sudibus et abrite un archiprêtre.

Au XV<sup>ème</sup> siècle, à la fin de la guerre de Cent Ans, l'église romane est détruite par des routiers. Elle sera reconstruite par le Chapitre Cathédral qui utilisera des éléments de l'ancienne église<sup>3</sup>, notamment le tympan classé. Au début du XVI<sup>ème</sup> siècle l'union des Roquelaure avec les seigneurs de Bessuéjols va donner naissance à une famille qui va se constituer un énorme patrimoine. Au sommet de sa fortune, à la veille de la Révolution, les marquis de Roquelaure possèdent, outre de nombreux biens en Aveyron, la baronnie d'Apcher, la baronnie de Lanta ainsi qu'une propriété et une demeure à Toulouse, les châteaux de Ferals dans le midi, de Kergroadez en Bretagne, de Saint Valérien dans l'Yonne, D'Annezin et d'Aubourdin dans le Nord.

Sur la paroisse de Lassouts la justice est donnée en paréage par le Chapitre Cathédral et le Roi.

Vers 1700 le Roi alloue ses droits au marquis de Roquelaure.

Le Chapitre Cathédral vend au XVIII<sup>ème</sup> siècle sa demeure et son domaine de Lassouts à un bourgeois de Gabriac : François Aldias<sup>4</sup>.

A la Révolution son fils, François Aldias, deviendra l'homme fort et l'homme de loi de la commune.

En 1790 Roquelaure, Saint Saby et Lassouts (sous le nom de Montrouge), sont élevés au rang de commune puis, dès 1795, inclus dans la grande commune de Gabriac.

En 1800 Saint Saby est rattaché à Lassouts. En 1837 enfin la commune actuelle est créée « avec Lassouts pour chef-lieu ».

En 1834 la Congrégation<sup>5</sup> de la Sainte Famille de Villefranche de Rouergue fonde à Lassouts sa première école en milieu rural, cette Congrégation va marquer la vie du village. La commune connaît un développement démographique important au XIX<sup>ème</sup> siècle. Avec 1145 habitants la population connaît son maximum en 1856. Faute de ressources suffisantes pour faire vivre toute la population l'émigration va commencer d'abord vers le Midi, vers l'Argentine à la suite de Clément Cabanettes<sup>6</sup> et de l'abbé Domergue, puis plus massivement vers Paris.

La coopération connaît un début précoce à Lassouts avec la création d'un premier syndicat agricole dès 1908. Comme partout dans l'Aveyron rural la Grande Guerre va opérer une saignée brutale (51 morts, plus de 5% de la population totale).

---

2 Armand de Roquelaure, 1721-1818

Fils cadet des seigneurs de Roquelaure Armand devint évêque de Senlis et académicien. Il vécut à la cour à Versailles et fut le confesseur du roi XV.

3 Cette église bâtie au XV<sup>ème</sup> siècle sur les ruines d'une ancienne église romane comporte de beaux éléments romans en réemploi : le tympan classé représentant le Christ dans la mandorle entouré des quatre évangélistes et de six apôtres, les fonds baptismaux, une piscine liturgique, des modillons placés en façade. Elle contient également une mosaïque récente dédiée à Sainte Emilie.

4 Jean François Xavier Aldias, 1762-1833

Homme de loi, maire de la grande commune de Gabriac, fut procureur impérial à Espalion au début du XIX<sup>ème</sup> siècle.

5 Sainte Emilie de Rodat : La fondatrice de la Congrégation de la Sainte Famille de Villefranche de Rouergue a séjourné à Lassouts à l'automne 1834 à l'occasion de la fondation de sa première école en milieu rural. Ce fut le début de l'important développement de cette Congrégation.

6 Meuniers du moulin du Gourg, « seigneur » du Colombier la famille Cabanette était la seule véritable famille bourgeoise de Lassouts, une branche s'est installée à Ambec près de Roquelaure. C'est là que naquit Clément Cabanettes (1851-1910) le fondateur de la ville de Pigüe en Argentine en 1884.

## Emplacement et photos de Saint-Saby



## Le hameau et le nom de Saint-Saby

L'implantation chrétienne à Lassouts est très ancienne. D'après Omer Fabre, ancien curé de la paroisse, l'église de Lassouts était dédiée à Saint Jacques depuis l'époque carolingienne, c'est-à-dire bien avant l'an 1000. En 1147 un prieuré existait déjà dans le bourg et le pape Eugène III en fit octroi au Chapitre Cathédral de Rodez. Au Moyen Âge Lassouts était un archiprêtré, signe de l'importance de la paroisse.

La commune de Lassouts est riche d'un important petit patrimoine : fours à pain, héritage de la Révolution, fontaines dont celle du centre du village de Lassouts ou celle du barri mais surtout de très nombreuses croix : on en recense plus de 80 visibles depuis les routes et chemins. Certaines sont monumentales comme la croix de la Caumette récemment remise en place ou la croix des soldats. D'autres sont remarquables pour leur thème : croix du Pescaire route du Pouget haut, vierge en croix de Randières, croix biface des Azémars, Croix en basalte de Layral à Duc. La croix de mission du bourg de Lassouts, réalisée par un atelier de fondeurs de Lyon, présente les symboles de la passion du Christ. Source <https://croixdession.com/les-croix/lassouts>

La croix qui fait l'objet de cette étude se situe à l'entrée du village de Saint-Saby et ne fait nul part l'objet d'une mention spéciale.

« Les croix sont autant de signes et de guides pour un pèlerin, notamment pour qui suivent le chemin de Compostelle. Cependant, ces croix très nombreuses qui témoignent de l'impact de la christianisation et de la ferveur de la foi chrétienne dans ces régions, ont une utilité bien précise et souvent spécifique.

Il y a bien entendu, les croix de dévotion implantées sur les hauteurs dominant les bourgs et villages, il s'agit souvent des calvaires, des croix de pèlerinages locaux (voir en annexes).

En bordure des chemins et principalement aux croisements, se trouvent des croix de direction, très fréquentes sur les abords du chemin, elles servent à guider, à indiquer le chemin.

Les autres croix situées en bordure des chemins peuvent aussi avoir des fonctions de croix mémorielles, c'est à dire qu'elles ont été érigées à un endroit précis en mémoire soit d'une personne, d'un événement en relation avec le lieu d'implantation, il peut aussi s'agir de croix de défunts, souvent au pied de ces dernières se trouve une pierre plate en forme de socle, ceci servait à déposer le cercueil des défunts lors de procession funèbre avant l'existence des corbillards. Enfin, on trouve aussi des croix de limite de propriété en bordure de parcelles cultivées »<sup>7</sup>.

Saint-Saby<sup>8</sup> est un hameau mentionné dès 1280. Il fut donné en 1311 par Bonneval au chapitre de Rodez.

A cette date, Sant-Savi est appelé aussi lo Gleial, le lieu de l'église.

Les fêtes de Saint-Jacques et de Saint-Christophe, propres autrefois au village, semblent confirmer la présence d'un ancien lieu de culte.

---

<sup>7</sup> Source <https://www.tourisme-espalion.fr/fr/loisirs-actifs/documents/2018-GuideSPSJ.pdf>

Guide pratique et de découverte de la VIA PODIENSIS du Puy-en-Velay à Livinhac-le-Haut (édition 2018)

<sup>8</sup> Source [https://www.occitan-aveyron.fr/sites/default/files/upload/occitan-aveyron/collection-al-canton/pdf/al-canton\\_espalion.pdf](https://www.occitan-aveyron.fr/sites/default/files/upload/occitan-aveyron/collection-al-canton/pdf/al-canton_espalion.pdf)

Quelle était la situation de ce pays en 1771 :

Nommé évêque de Rodés en 1770, Mgr Champion de Cicé lança, en 1771, une enquête auprès des curés, afin de connaître la situation du diocèse. Malgré des réponses incomplètes ou approximatives, cette enquête apporte d'intéressants renseignements sur la paroisse de Lassouts vers la fin de l'Ancien Régime.

La paroisse contient 650 habitants Lassouts, Barraquo, Brasmandesq, Balque, Carrerie, Caumete, Case (la), Campus, Catarouse, Cros (le), Duc (le), Fage (la), Gabres (les), Galinairetes, Guail (le), Gourg Bas, Gourg Haut, Lacan. Levers, Legac, Lavanges, Loustalou, Lots ou Laus, Lac Bas, Lunac Haut, Massols, Mas Previnqueres, Moulinet. Naudan, Neiroles. Périé (le), Planquete, Pouget Bas, Pouget Haut, Puech (le), Sarremejane, Sarremejanete, **Saint Sabi**, Soulié (le), Souquière, Teissonie, Vialarel, Pomarèdes

Il faut deux heures à un homme à pied pour parcourir l'étendue de la paroisse dans son plus grand diamètre et six quarts d'heure dans son plus petit.

Il est dit aussi que

« toute la paroisse est généralement pauvre, n'y ayant que douze familles qui puissent se suffire ; les autres sont obligés d'acheter le blé la moitié de l'année. Il y a treize infirmes qui n'ont aucune ressource sans parler des petits enfants qui ne peuvent pas aller chercher leur pain ».

« Il y a cent mandiants depuis la Toussaints jusqu'à la récolte, de 25 à 30 tout le courant de l'année.

Il n'y a pas d'autre mandiant que de la paroisse, à l'exception d'une famille de cinq personnes et ceux qui passent en quantité le long du jour ».

« Il n'y a pas de maître d'école »

« Il y a deux sage-femmes très mal formées »

« Les différents grains que l'on cueille dans la paroisse sont le froment, le seigle, l'avoine, le sarazin dit bled noir, le tout en petite quantité, le terrain étant inepte pour toute sorte de blé sauf pour quelques petites parcelles ».

« Il y a peu de pâturages et de bestiaux sur la commune de Las Sots (Lassouts) »

« A Lassouts, de vingt-cinq à vingt-huit paires, tant bœufs que vaches sont employés au labour. »

« Il n'y a pas de fruits sur la commune »

« Une récolte ne peut suffire à faire vivre les habitants de Lassouts seulement 8 mois dans l'année »

« En hiver la filature de la laine est pratiquée dans la paroisse »

« Il n'y a pas de commerces »

Ces quelques lignes donnent un aperçu de la situation économique de la paroisse de Lassouts avant la Révolution.

En 1848, il y avait 48 habitants à Saint-Saby (Sent-Savi) et 273 à Lassouts et 1093 sur l'ensemble de la commune

On remarque dans les différents documents étudiés que le hameau prend les noms de Sent-Savi, Saint-Savi, Saint-Sabi, Saint-Savy, Saint-Saby

Le document suivant donne quelques indications quant à l'origine des noms de lieux  
« *Revue d'histoire de l'Église de France - Les noms de lieux d'origine ecclésiastique* » de  
Géraud Lavergne

*Les noms de lieux d'origine ecclésiastique. In: Revue d'histoire de l'Église de France, tome 15, n°67, 1929.pp. 177-202; [https://www.persee.fr/doc/rhef\\_0300-9505\\_1929\\_num\\_15\\_67\\_2504](https://www.persee.fr/doc/rhef_0300-9505_1929_num_15_67_2504)*

► Page 190, le document précise que le 'n' tombe fréquemment dans le domaine provençal.  
Ainsi Saint-Alby (Tarn), d'Albinum; Saint-Chamas (Bouches-du-Rhône), d'Amantium; Saint-Céré (Lot), de Serenum; Saint-Donis (Drôme), de Domninum; Sai(nt-Mémy (Tarn), de Maximinum; **Saint-Saby (Aveyron), de Sabinum**<sup>9</sup>; Saint-Saury (Cantal), de Severinum.

A partir du IXe siècle, les toponymes ad Sanctum, Sanctum (ou Domnum), auparavant assez rares dans les textes, sur les monnaies, se multiplient dans la nomenclature territoriale et se propagent par imitation. Partout, le mouvement se lie au culte des martyrs et des confesseurs locaux, à la diffusion des reliques, aux créations et aux divisions de paroisses, aux extensions monastiques qui ont marqué la décadence carolingienne et les premiers temps capétiens. Cette règle a résisté avec succès aux tentatives de déchristianisation des lieux de l'époque révolutionnaire et, partout, a laissé dans la toponymie, son empreinte de vie religieuse.

► <sup>11</sup>Pourquoi le Y (i-grec) ? Le Y (« i-grec ») est la 25e lettre de l'alphabet latin moderne. Le graphème majuscule est le même que celui de l'upsilon (Y en majuscule, υ en minuscule) de l'alphabet grec. L'alphabet grec descend de l'alphabet phénicien. les Gaulois possédaient une voyelle /y/ (ü) identique à celle du grec ancien et différente de /u/ (ou). Sur certains état-civils on retrouve sabi (au Moyen-Age), saby ou sabÿ. Le Y vient de l'"upsilon" qui s'écrit "u". En allemand, "y grec" se dit "upsilon". L'explication est que ce "u grec" se prononce "i", alors qu'il se prononçait "u" il y a quelque deux mille ans.

Ce sont les Romains qui l'empruntèrent au Ier siècle avant notre ère pour transcrire les mots d'origine hellénistiques.

Les scribes de langue latine au début du Moyen Âge écrivaient indifféremment lacrimas ou lacrymas selon leur fantaisie. Le i grec garda cet emploi erratique jusqu'à l'émergence et pendant l'épanouissement de l'ancien français (soit du XIème au XIIIème siècle). Ce n'est qu'à cette époque que l'on trouve la première mention du nom « i grec », sous la forme médiévale y griu.

Au XIIIe siècle se développa le moyen français. Tout au cours de cette seconde période, on tenta de rationaliser l'orthographe de la langue française (qui jusque-là était figée alors que la prononciation évoluait). L'y se vit assigner une tâche de lisibilité : en finale d'un mot ou en position isolée, le son -i serait marqué par l'y uniquement plus agréable à calligraphier (aujourd'hui, mercredi ... )

On peut remarquer que du temps de Louis XIV, posséder un -y à la fin de son nom de famille sonnait très français ! (Giovanni Battista Lulli est devenu Jean-Baptiste Lully en acquérant la nationalité française ). Cet y, qui fait aujourd'hui si « anglais » fut longtemps une marque ethnique des Français.

---

9 Le plus souvent donné pour une ellipse de *Sabinum vinum* (« vin des Sabins ») ; il pourrait être lié à *sabaia* (« bière illyrienne [de mauvaise qualité bue par les pauvres] »).

10 SABINUS, A, UM, de sabin qui est un ancien peuple de l'Italie du centre

11 SABINUS, I, m Aulus *Sabinus*, tout à la fois poète et orateur, fut l'ami d'Ovide et vécut comme lui sous le règne d'Auguste

Sabinus n. f : frère de l'empereur Vespasien

6 siècle après J.C.CODEX JUSTINIANUS

Sabinus n. f : jurisconsulte sous Tibère

Titius *Sabinus*, illustre chevalier romain

11(source : texte inspiré entre autres de <http://detoutpourmeriendre.over-blog.com/article-la-traverse-66723116.html>)

## **Le hameau de Saint-Saby appartenait à de la châtellenie de Sainte Eulalie d'Olt.**

On retrouve cette information dans un titre fort précieux et d'une autorité souveraine, l'état général des confronts de la châtellenie dressé, le 5 mars 1366, par ordre de l'évêque et du comptor de Montferrand .

On y voit que ce mandement seigneurial dépassait de beaucoup les limites actuelles de la commune. Outre le lieu de Sainte Eulalie, il comprenait, notamment, avec leurs appartenances, les fermes, hameaux ou villages de : Malaval, Cantaloube, Lotis, Louzets, Cabanac, les Espessés, le Peyrastre, les Amilhaus, **Saint-Saby**, Carocombe, les Caleyries, les Grafandiès, la Banna, Campés, les Azémars, le Bousquet, le Pouget, le Bouissou, les Cayrouses, partie du bois de Montfalgous, Malescombes, Coustilles, terroir de la Garde, Pouze ongue, les Cambons, le Ségala, les tènements\* (\*terre en héritage) du Barrage, la plus grande partie des Goutals, et s'avancait dans les paroisses de Lassouts, de Cruéjous, de Cousseignes, de Lunet, des Crouzets, de Pierrefiche et de Saint-Geniez (Voir aussi les actes précités de 1268 et de 1296, et, en outre, l'hommage rendu, en 1322 , par G. d'Hacbrand. - Archives départementales.)

Les historiens ont reconnu qu'il y eut, en France, au XIIe et XIIIe siècles, un développement inouï jusqu'alors d'activité sociale, de richesse et de population (M. H. Martin s'exprime ainsi : « A partir du Xème siècle, la culture et la population grandissent rapidement ensemble. » - Hist. de France, t. 111, p. 269.). Ainsi des hameaux ou villages aujourd'hui abandonnés étaient à cette époque habités par plusieurs dizaines de familles.

*« Notons aussi qu'en 1347, avant la fête de la Nativité, une maladie très contagieuse commença de régner. Elle vint d'au-delà des mers. Ceux qui en étaient atteints avaient des tumeurs dans diverses parties du corps, et, principalement, sous les aisselles et aux aines ; ils mouraient, généralement, dans quatre jours. Le plus grand nombre de ceux qui demeuraient plus longtemps malades , guérissaient. D'autres négligeaient de se soigner, et ils mouraient, la plupart, dans deux jours. Cette maladie commença de régner dans le pays de Marseille. Elle frappa toute la Provence et le Toulousain depuis la fête précitée jusqu'à la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste, et, dans ces contrées, c'est à peine si un sur dix survécut.*

*Ensuite, l'an 1348, cette maladie frappa pendant l'été le Gévaudan, et c'est à peine si le quart de la population survécut ; elle frappa aussi le pays de Millau, et c'est à peine si elle y laissa le huitième de la population. Elle ravagea, l'une après l'autre, plusieurs contrées du Rouergue; là où elle sévissait le plus rudement, c'est à peine si le tiers de la population put survivre; dans le même temps, elle dépeupla en majeure partie l'Auvergne, la France , l'Angleterre et toutes les contrées »*

Source « **Chatellenie du Rouergue au XIIIe siècle** »

Par Michel de Castelnau, docteur en droit, membre de la société des lettres et arts de l'Aveyron  
Toulouse, typographie de Gibrac et Cie rue Saint-Rome 1879

## La croix de Saint-Saby



La croix latine est aujourd'hui le symbole principal du christianisme, parmi presque toutes les dénominations (catholicisme, protestantisme et christianisme évangélique). Elle représente la crucifixion de Jésus-Christ.

Cette croix se situe sur l'ancien territoire gaulois du peuple Rutène

Sur la base P.E.T.R.A.E<sup>12</sup> cette croix n'est pas répertoriée

---

<sup>12</sup> La base P.E.T.R.A.E est un système d'enregistrement des inscriptions latines et grecques mis au point à l'[Institut Ausonius](#), qui recueille les textes épigraphiques de différentes régions où travaillent ses chercheurs et leurs collaborateurs

On peut lire deux inscriptions :



Dans un premier temps on peut faire 2 remarques :

- les caractères sont grecs (dans « La guerre des Gaules », César précise que les Gaulois se servaient de l'alphabet grecs plus que de l'alphabet latin<sup>13</sup>)
- ce sont des acronymes

Le symbolisme religieux chrétien dans ses concepts-clés naît de l'interdiction dans le christianisme des origines d'idolâtrer les images et de la nécessité de cacher son propre culte. Les premiers chrétiens durent recourir à des représentations symboliques, des signes, des formes abstraites, comme la croix et le poisson stylisé, non seulement pour alimenter leur dévotion, mais aussi pour se protéger de leurs persécuteurs. Il s'agit de symboles anciens dans certains cas et préexistants, mais dont la signification a été entièrement modifiée<sup>14</sup>.

Le **I** au milieu (ou la croix) signifie **Jésus** :

**I** (iota) : ΙΗΣΟΥΣ (Iêsous) « Jésus » ;



Cette croix latine combinée avec l'**alpha** et l'**omega** nous rappelle que bien que le Christ soit mort sur la croix pour nos péchés, il règne maintenant dans la gloire pour toujours

- **Alpha et Omega** : première et dernière lettres de l'alphabet grec, elles indiquent que Christ est le début et la fin de tout selon la citation de l'Apocalypse.

*En référence à l'Apocalypse de Jean, 1,8 et 22,13 où il est dit du Seigneur qu'il est l'Alpha et l'Oméga, celui qui est, qui était et qui vient, le premier et le dernier, le commencement et la fin, avec tout ce qu'il y a entre les deux*

<sup>13</sup> « La guerre des Gaule », César, tome II, livres V-VIII, société d'édition « les belles lettres » 1937, p.165

<sup>14</sup> <https://www.holyart.fr/blog/articles-religieux/symboles-chretiens-signification>



La lettre S, Sigma signifie le Sauveur :  
 Cette lettre est (curieusement) inversée

Σ (S, Sigma) : ΣΩΤΗΡ (Sôtér) « Sauveur ».



La lettre U, Upsilon signifie le fils

Υ (U, Upsilon) : ΥΙΟΣ (Huiòs) « fils » ;



Cette lettre en encadré est plus problématique

On pourrait supposer que c'est une Têta mal formée : Θ (TH, Thêta) : ΘΕΟΥ (Theoù) « Dieu » ;  
 Θ (TH, Thêta) : Θεοῦ / Theoù (« de Dieu »)

► On aurait ainsi sur la croix :  **fils de Dieu, Jésus le sauveur**

Cette dernière lettre (Têta) pourrait ressembler à un p inversé  
 Cette lettre prendrait la signification du Rho (grec) sous la forme de lettre phénicienne ou étrusque<sup>15</sup>  
 En latin la lettre veut dire R

► On aurait ainsi sur la croix :  **fils de Roi, Jésus le sauveur**

Chi-Rho est le monogramme de Christ, constitué du chevauchement des deux premières lettres du nom grec du Christ : X et P.

Sur certains croix, lorsque les inscriptions sont en latin on peut lire l'inscription suivante :

INRI : *Jesus Nazarenus Rex Iudeorum* : « Jésus le nazaréen, roi des juifs ».

*Cette inscription se trouve au sommet de la Croix, où elle fut apposée à cet endroit par les juifs sur ordre de Pilate. Elle était également formulée en grec et en hébreu. On la retrouve aujourd'hui sur la grande majorité des représentations de la crucifixion.*

Phénicien	Grec ancien	Grec classique	Étrusque	Latin
𐤀 aleph	Α alpha	A	𐀀	A
𐤁 bêt	Β βêta	B	𐀁	B
𐤂 gimel	Γ gamma	Γ	𐀂	
𐤃 dalet	Δ delta	Δ	𐀃	D
𐤄 he	Ε epsilon	E	𐀄	E
𐤅 waw	Ϝ digamma		𐀅	F
𐤆 zain	Ζ dzêta	Ζ	𐀆	G
𐤇 het	Η hêta	Η	𐀇	H
𐤈 tet	Θ thêta	Θ	𐀈	
𐤉 yod	Ι iota	Ι	𐀉	I
𐤊 kaf	Κ kappa	Κ	𐀊	K
𐤋 lamed	Λ lambda	Λ	𐀋	L
𐤌 mem	Μ mu	Μ	𐀌	M
𐤍 nun	Ν nu	Ν	𐀍	N
𐤎 samek	Ξ xi	Ξ	𐀎	
𐤏 'ain	Ο omikron	Ο	𐀏	O
𐤐 pe	Π pi	Π	𐀐	P
𐤑 sade	Σ san		𐀑	
𐤒 qof	Ρ qoppa	Ρ	𐀒	Q
𐤓 resh	Ρ rho	Ρ	𐀓	R
𐤔 shin	Σ sigma	Σ	𐀔	S
𐤕 tau	Τ tau	Τ	𐀕	T
	Υ upsilon	Υ	𐀖	U
𐤖 phi	Χ xi	Χ	𐀗	X
𐤘 khi	Φ phi	Φ	𐀘	Y
𐤙 psi	Χ phi	Χ	𐀙	Z
	Ψ khi	Ψ	𐀚	
	Ω omega	Ω	𐀛	

Phénicien	Grec archaïque	Grec classique	Étrusque	Latin archaïque	Latin
𐤀	Α	Α	𐀀	Α	A
𐤁	Β	Β	𐀁	Β	B
𐤂	Γ	Γ	𐀂		
𐤃	Δ	Δ	𐀃	Ο	D
𐤄	Ε	Ε	𐀄	Ε	E
𐤅			𐀅	Ϝ	F
𐤆			𐀆	Ζ	G
𐤇			𐀇	Η	H
𐤈			𐀈	Θ	
𐤉			𐀉	Ι	I
𐤊			𐀊	Κ	K
𐤋			𐀋	Λ	L
𐤌			𐀌	Μ	M
𐤍			𐀍	Ν	N
𐤎			𐀎	Ξ	
𐤏			𐀏	Ο	O
𐤐			𐀐	Π	P
𐤑			𐀑	Σ	
𐤒			𐀒	Ρ	Q
𐤓			𐀓	Ρ	R
𐤔			𐀔	Σ	S
𐤕			𐀕	Τ	T
𐤖			𐀖	Υ	U
𐤗			𐀗	Χ	X
𐤘			𐀘	Φ	Y
𐤙			𐀙	Χ	Z
			𐀚	Ψ	
			𐀛	Ω	

Source des tableaux ci-dessus inconnus (merci aux auteurs)

15 les alphabets étrusques, latin et grec sont de la même famille, voir les sites suivants :

<http://caracteres.typographie.org/histoire/alphabet.html>

<http://antre-ciel-et-terre.over-blog.com/2015/05/1-alphabet-phenicien.html>

Les Étrusques forment l'actuel Toscane. On retrouve le même ADN en Toscane et Ligurie mais aussi chez les Vellaves (Hte Loire), liens confirmés aussi par les groupes sanguins

A la base de la croix on lit cette inscription



**Il serait probable que l'inscription soit la suivante :**

**IHS** : C'est le *trigramme* de Jésus (en alphabet grec ΙΗΣ); ce sont les trois premières lettres grecques du nom de Jésus (ΙΗΣΟΥΣ (i.e. « Iesus », Jésus).

**IHS : ΙΗΣΟΥΣ** : « **Jésus** », **en grec**. *IHS* sont en réalité les trois premières lettres du nom de Jésus en grec. Le H n'est pas notre huitième lettre de l'alphabet mais la lettre E (êta) majuscule en grec. Ainsi *IHS* est simplement l'abréviation du nom du Christ.

*Les lettres IHS sont ce que l'on appelle un « christogramme », autrement dit une ancienne abréviation du nom de Jésus-Christ.*

Ce symbole, très ancien dans l'iconographie chrétienne, s'est répandu partout dans le monde. Mais que signifie-t-il exactement ?

Dans les églises, on trouve bien souvent ces trois lettres gravées sur un crucifix ou sur des vitraux.

Contrairement à une croyance largement répandue, elles ne signifient pas « Jesus Hominum Salvator », ni « In Hoc Signo ». Les lettres IHS sont, répétons le encore, ce que l'on appelle un « christogramme », autrement dit une ancienne abréviation du nom de Jésus-Christ.

Au III<sup>e</sup> siècle, les chrétiens avaient pour habitude de raccourcir le nom de Jésus et de ne garder que les trois premières lettres de son nom en grec : ΙΗΣ (Jésus s'écrivant ΙΗΣΟΥΣ). La lettre grecque Σ (sigma) fut ensuite transcrite dans l'alphabet latin sous la forme du S, si bien que le monogramme se transforma en IHS.

Le monogramme IHS qui représente le nom de Jésus est parfois interprété de plusieurs manières, et notamment en latin comme Iesus Hominum Salvator.

En réalité il s'agit d'une abréviation en trois parties du nom de Jésus, dans laquelle le I et le H sont les premières et le S la dernière lettre du nom écrit en grec IH-SOUS. Le H est la lettre grecque ETA et se prononce E, ce qui est important pour identifier les lettres du monogramme. Souvent un petit trait horizontal surmonte les trois lettres indiquant qu'il s'agit bien d'une abréviation. Plus tard la lettre centrale deviendra même une croix.

Le premier monogramme pour désigner Jésus ne s'est pas inspiré du nom de Jésus, mais bien de son titre de majesté "Christus" abrégé en XP.

La lettre grecque X est notre C et le P la forme grecque de notre R. Ces deux lettres XP représentent donc le mot "Christos", en français: l'Oint du Seigneur, le descendant de David élevé par Dieu à la dignité royale. Le monogramme du nom de Jésus ne comportait d'abord que deux lettres IS, la première et la dernière : IesuS. Bientôt dans les icônes byzantines apparaissent les formes IC et XC, toujours utilisées aujourd'hui dans l'Eglise orthodoxe sur les icônes du Christ.

*Vers le début du XIIIe siècle dans l'Occident latin, mais sous l'influence grecque, les deux abréviations de Jesus et Christus marquaient les figures de Jésus. Dans les fresques des églises rupestres de l'Italie méridionale on trouve des compositions de trois lettres: IHC XPC. La lettre grecque C se transforme en un S latin. On en arrive ainsi au monogramme IHS. Celui-ci est souvent utilisé dans la confection des hosties pour l'eucharistie, ce qui explique sa large diffusion.*

*Dans le nord de la France on écrivait le monogramme en lettres gothiques minuscules "ihs". On comprend facilement que la ligne verticale du "h" en traversant le petit trait horizontal indiquant qu'il s'agissait d'une abréviation s'est bien vite transformée en forme de croix. L'habitude a continué à s'imposer lorsqu'on écrivit l'abréviation en lettres majuscules. A la fin du moyen-âge la dévotion au nom de Jésus a élargi l'usage de l'abréviation bien au-delà du modèle pour la confection des hosties.*

*Saint Bernardin de Sienne, dans ses missions populaires et ses prédications, faisait usage de tablettes de bois portant le monogramme de Jésus. A la fin de sa prédication il les élevait pour bénir la foule qui à genoux adorait le nom de Jésus. Il parvint même à convaincre la commune de Sienne à remplacer les armoiries de la ville par le symbole de Jésus entouré du soleil. Plusieurs de ces tables de bois ont été conservées. L'une d'elles se trouve en l'église Sainte Marie de l'Aracoeli à Rome, près du Capitole. Les tables et les innombrables reproductions du blason de Sienne présentent le monogramme de Jésus écrit en lettres gothiques minuscules surmontées du tiret transversal qui indique qu'il s'agit d'un monogramme.*

*Celui-ci ornait, par exemple, l'entrée du Collège Sainte Barbe de l'Université de Paris, où saint Ignace de Loyola a certainement pu l'admirer et ensuite l'adopter, augmentant ainsi sa diffusion. En effet le fondateur de la Compagnie de Jésus l'a utilisé fréquemment au début de lettres importantes et dans d'autres écrits. Il l'a fait imprimer au frontispice de publications importantes, par exemple dans la première édition du livre des Exercices Spirituels et finalement dans le blason de l'Ordre des jésuites.*

*Dans l'usage qu'en fait saint Ignace un autre élément est venu s'ajouter. En effet dans l'espace circulaire qui entoure le monogramme et la croix, le bas de l'ensemble restait vide aux yeux d'un observateur attentif à la beauté des lignes. Saint Ignace y était très sensible et inventa de remplir cet espace par des signes symboliques.*

*Pour le sceau de la Compagnie il choisit la demi-lune, flanquée de deux étoiles. Le symbolisme en est clair. Par rapport au Christ, Notre-Dame est la lune et les étoiles sont les saints. En général sous les trois lettres IHS se trouve un symbole marial.*

*Par exemple, sous le blason de la première page de la première édition latine des Exercices Spirituels, se trouve un lys stylisé, symbole indubitable de la Vierge.*

*Le fait que finalement dans le sceau de la Compagnie de Jésus on ait inséré les trois clous de la croix, pour en faire le sceau définitif a lui aussi une histoire. Souvent les trois clous évoquent un coeur transpercé. On pense au coeur de Marie, qui fait sienne la Passion de Jésus. Par la suite on s'est contenté des clous sans le coeur.*

*Dans la chapelle palatine impériale de Constantinople on vénérât d'abord les quatre clous de la crucifixion. Vers la fin du XIIe siècle pour la première fois dans les crucifix d'Allemagne méridionale, sans doute sous l'influence du Saint-Suaire vénéré à Turin et sur lequel les deux pieds du crucifié sont fixés par un seul clou, on se limite à représenter trois clous, comme depuis le XIIIe siècle, on le note dans tout l'Occident. Depuis le temps de saint François d'Assise les voeux de religion sont au nombre classique de trois: pauvreté, chasteté, obéissance.*

*On en conclut que les trois clous du sceau de la Compagnie sont considérés comme l'expression des trois vœux. Le disciple de Jésus, qui veut suivre son Seigneur crucifié, se laisse clouer à la croix par les trois vœux.*

## Quelques précisions sur les symboles chrétiens et acronymes

Source : <http://www.protestants-benfeld-boofzheim.fr/protestantisme/croix-symboles/>

- I (I, Iota) : ΙΗΣΟΥΣ (Iêsoûs) « Jésus » ;
- X (KH, Khi) : ΧΡΙΣΤΟΣ (Khristòs) « Christ » ;
- Θ (TH, Thêta) : ΘΕΟΥ (Theoû) « Dieu » ;
- Υ (U, Upsilon) : ΥΙΟΣ (Huiòs) « fils » ;
- Σ (S, Sigma) : ΣΩΤΗΡ (Sôtêr) « Sauveur ».

Source : [http://home.scarlet.be/bible/pages/webtheque/divers/cr\\_croix.htm](http://home.scarlet.be/bible/pages/webtheque/divers/cr_croix.htm)

Source : <https://www.holyart.fr/blog/articles-religieux/symboles-chretiens-signification>

- JHS ou monogramme trilitère (en alphabet grec ΙΗΣ), qui indique l'abréviation du nom ΙΗΣΟΥΣ (i.e. « Iesus », Jésus).
- Ichthus, le poisson stylisé utilisé par les premiers chrétiens. Ichthus est la translittération en latin du mot grec ιχθύς, « poisson ». Pour les chrétiens, il devient acronyme de Ιησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ (Iesùs CHristòs THEù HYiòs Sotèr), i.e. « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ».
- Chi-Rho est le monogramme de Christ, constitué du chevauchement des deux premières lettres du nom grec du Christ : X et P.
- La colombe, animal doux et gentil, est depuis toujours symbole de pureté et d'innocence, devenu symbole du Saint Esprit.
- Alpha et Oméga : première et dernière lettres de l'alphabet grec, elles indiquent que Christ est le début et la fin de tout selon la citation de l'Apocalypse.

Il est certain que beaucoup des symboles chrétiens et des traditions religieuses du Christianisme puisent leurs origines d'anciens rites et symboles appartenant à d'anciennes religions et cultes païens. Cependant, au-delà des mots et des symboles, ce qui est fondamental est l'usage que l'on en fait, la signification qu'on leur attribue.

Certains symboles, extrapolés d'un contexte spécifique, peuvent assumer une valeur complètement différente de celle qu'on veut leur attribuer. À la différence des mots ou des signes, qu'il s'agisse de dessins ou d'objets, qui indiquent exactement ce qu'ils veulent signifier, les symboles unissent deux réalités, la représentation effective et sa signification conventionnelle, qui peut changer selon le contexte.

Prenons par exemple le symbole de l'œil dans le triangle, qui représente la divine providence de Dieu et de la Trinité, mais qui est utilisé également dans d'autres contextes comme dans la Franc-maçonnerie, ou la croix renversée qui renvoie au martyr de Pierre apôtre, crucifix la tête en bas, mais qui aujourd'hui est souvent associée aux cultes sataniques.

Toujours en ce qui concerne la croix, sa signification a changé de manière radicale : pour les romains elle était symbole de honte et de mort humiliante, utilisée comme torture et peine capitale, tandis que dans le Nouveau Testament, associée à la Passion et à la Résurrection de Jésus-Christ, elle devient l'emblème du salut et de la vie éternelle.

Beaucoup des symboles chrétiens liés à Noël ont également des origines païennes, mais ils doivent être interprétés dans le contexte approprié. Noël coïncide avec le solstice d'hiver, date traditionnellement liée à plusieurs cultes anciens vénérant le Soleil et la Lumière. Dans l'Ancien Testament l'avent proche de Jésus était déjà prophétisé comme un renouvellement de Lumière et Soleil. Le symbolisme de la Lumière est donc toujours associé à Christ. La Lumière, le Feu qui brûle le mal et dissipe les ténèbres, qui purifie, le Soleil qui donne une nouvelle énergie, fertilité et

fécondité : tout cela est concentré dans l'optique chrétienne dans la figure de Jésus Sauveur.

La tradition du houx vient par contre des Celtes. Il s'agit d'une plante parasite, qui naît et se développe sur les branches d'une autre. Dans le christianisme, elle est associée à la figure de Jésus-Christ, qui n'a pas été généré comme tous les autres hommes et qui est un hôte de passage dans l'humanité.

Sur le site internet ALETEIA, Angélique Provost apporte d'autres précisions, ci-dessous

*« Dans l'art, comme dans les écrits chrétiens, se glissent régulièrement de mystérieux acronymes. Connaître leur signification permet de pénétrer davantage dans la richesse de la foi. »*

Voici un petit guide pour comprendre les plus fréquents :

AMDG : *Ad Majorem Dei Gloriam* : « Pour une plus grande gloire de Dieu ». Formulés par saint Ignace, ces petits mots sont devenus la devise des Jésuites. Ils rassemblent en un seul acronyme tout leur idéal de service, de louange, d'honneur et de majesté divine.

INRI : *Iesus Nazarenus Rex Iudeorum* : « Jésus le nazaréen, roi des juifs ». Cette inscription se trouve au sommet de la Croix, où elle fut apposée à cet endroit par les juifs sur ordre de Pilate. Elle était également formulée en grec et en hébreu. On la retrouve aujourd'hui sur la grande majorité des représentations de la crucifixion.

IHS : ΙΗΣΟΥΣ : « Jésus », en grec. IHS sont en réalité les trois premières lettres du nom de Jésus en grec. Le H n'est pas notre huitième lettre de l'alphabet mais la lettre E (êta) majuscule en grec. Ainsi IHS est simplement l'abréviation du nom du Christ.

SSPP : « Saints Pierre et Paul ». Saint Pierre et saint Paul sont souvent indissociables. Fêtés ensemble le 29 juin, ils exercent souvent conjointement le patronage d'églises. L'acronyme SSPP sert d'abréviation communet.

OP : *Ordo praedicatorum* : « Ordre des prêcheurs ». L'ordre des prêcheurs est le grand ordre des dominicains. On place cet acronyme derrière le nom des religieux appartenant à cet ordre.

SJ : *Societas Jesu* : « Compagnie de Jésus ». Les membres de la Compagnie de Jésus — ou jésuites — ont l'habitude de placer les initiales latines de leur ordre.

OSB : « Ordre de saint Benoît ». Comme pour les dominicains, cet acronyme se retrouve après le nom des religieux qui appartiennent à cet ordre

RIP : *Requiescat in pace* : « Qu'il repose en paix ». On trouve fréquemment cette inscription sur les tombes. Elle correspond aussi à la version anglaise de la formule, « *Rest in peace* ».

NSJC : « Notre Seigneur Jésus Christ. » La formule « Notre Seigneur Jésus-Christ », un peu longue, paraît un peu poussiéreuse pour certains, qui lui préfèrent donc l'acronyme.

BVM : *Beata Virgine Maria* : « Bienheureuse Vierge Marie ». Cette abréviation utilisée pour la sainte Vierge figure sur de nombreuses reproductions artistiques. Les trois lettres sont souvent enchevêtrées.

ICHTUS : *Iesus Christos Theou Uios Soter* : « Jésus Christ Fils du Dieu, Sauveur ».

Cet acronyme rassemble les plus grands titres portés par Jésus. Ces lettres à la suite forment le mot ICHTUS qui signifie « poisson », en grec. C'est pourquoi les tombes et catacombes des premiers chrétiens sont ornées de gravures de poissons.

XP : « Jésus-Christ ». Les initiales XP rencontrées dans nombres d'œuvres d'art ou dans des sanctuaires sont les lettres grecques *chi* et *rhô*, adoptées par les grecs des premiers siècles comme

monogramme du Christ. Les deux lettres sont souvent superposées. La barre du P fait alors double usage de I et de P, et le symbole signifie alors Ἰησοῦς Χριστός, Jésus-Christ. On appelle ce symbole un chrisme.

Mot grec signifiant « poisson », Ichtus est l'acronyme de l'expression Ἰησους Χριστος Θεου Υιος Σωτηρ (« Jésus-Christ fils de Dieu sauveur »), signe de ralliement des premiers chrétiens.

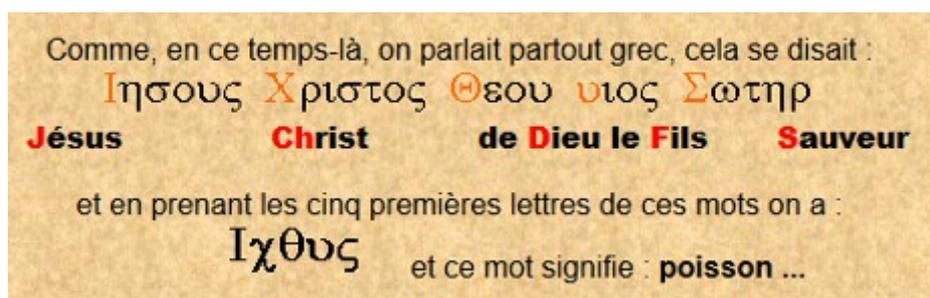
- **AMDG** : *Ad Majorem Dei Gloriam* (pour une plus grande gloire de Dieu). C'est la devise des jésuites.
- **AVM** : Ave virgo Maria
- **BMV**: Beata Maria Vergine
- **C.A.R.** : formule désignant l'Eglise catholique (Catholique Apostolique et Romaine), dans les anciens registres paroissiaux et les contrats des notaires.
- **CSPB** : *Crux Sancti Patris Benedicti* (croix du père saint Benoît).
- **CSSML** : *Crux Sacra Sit Mihi Lux* (que la sainte Croix soit ma lumière).
- **DOM** : *Deo Optimo Maximo* (à Dieu, très bon, très grand). On trouve fréquemment cette inscription sur les sépultures. On remarquera qu'elle reprend la formule latine *Jovi optimo maximo*
- **IHS** : C'est le *trigramme* de Jésus; ce sont les trois premières lettres grecques du nom de Jésus.
- **ICHTUS** : ce mot grec, qui signifie *poisson*, est formé des initiales des cinq mots: *Iesous Christos Theou Uios Soter* qui signifie Jésus-Christ fils de Dieu Sauveur. C'est pourquoi les premiers chrétiens ont utilisé le poisson pour symboliser le Christ.
- **INRI** : Cette inscription a été clouée sur la croix du supplice de Jésus pour indiquer le motif de sa condamnation. Elle est formée des premières lettres des mots latins: *Iesus Nazareus Rex Iudaeorum*: Jésus le Nazaréen Roi des Juifs. (Matthieu, ch.27, v.37). Cette inscription figurait en hébreu et en grec.
- **JC** : Jésus-Christ.
- **Mgr** : Cette abréviation du mot monseigneur précède le nom d'un évêque ou d'un prélat.
- **MA** : Mater Amabilis, mère aimante, s'adresse à la Sainte Vierge Marie.
- **NDSMD** : *Nunquam Draco Sit Mihi Dux* (que le dragon ne soit pas mon guide).
- **NP** : Notre Père, la principale prière des chrétiens ;
- **NS** : abréviation pour "Notre Seigneur"
- **NSJC** : abréviation pour "Notre Seigneur Jésus-Christ"
- **OFM** : L'appartenance à l'ordre des frères mineurs, fondé par saint François d'Assise (1182-1226), se désigne par cette abréviation OFM (*Ordo Fratrum Minorum*).
- **OP** : *Ordo Predicatorum*: de l'ordre des Prêcheurs (ou dominicains) fondé par saint Dominique de Guzmán (1170-1221).
- **OSB** : Cette abréviation désigne l'appartenance à l'ordre des bénédictins, fondé par saint Benoît de Nursie (?-550).
- **P.S.S.** : concerne la congrégation des prêtres de saint-Sulpice.
- **PPN** : *Priez Pour Nous*, une demande d'intercession adressée aux saints, dans le catholicisme.
- **RIP** : du latin Resquiescat In Pace (qu'il repose en paix). Abréviation gravée sur des stèles funéraires ou imprimées dans des faire-part de décès.
- **RM** : Révérende Mère.
- **RP** : Révérend Père.
- **SJ** : Société de Jésus. Suit la signature d'un jésuite.
- **SS** : Sa Sainteté. Cette abréviation précède le nom d'un pape.

- **XP** : Ces deux lettres grecques (khi et rho) sont très souvent représentées entrelacées et stylisées. Elles forment alors un ensemble qui est devenu l'un des symboles les plus répandus dans l'art chrétien : le chrisme. Le chrisme, qui servait déjà de signe de reconnaissance aux premiers chrétiens, fut adopté par l'empereur Constantin pour figurer sur son *labarum* (étendard).
- **YHWH** : tétragramme divin

Voici quelques anciens symboles chrétiens :

- JHS ou monogramme trilitère (en alphabet grec ΙΗΣ), qui indique l'abréviation du nom ΙΗΣΟΥΣ (i.e. « Iesus », Jésus).
- Ichthus, le poisson stylisé utilisé par les premiers chrétiens. Ichthus est la translittération en latin du mot grec ιχθύς, « poisson ». Pour les chrétiens, il devient acronyme de Ιησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ (Iesùs CHristòs THEù HYìòs Sotèr), i.e. « Jésus-Christ Fils de Dieu Sauveur ».
- Chi-Rho est le monogramme de Christ, constitué du chevauchement des deux premières lettres du nom grec du Christ : X et P.
- La colombe, animal doux et gentil, est depuis toujours symbole de pureté et d'innocence, devenu symbole du Saint Esprit.
- Alpha et Oméga : première et dernière lettres de l'alphabet grec, elles indiquent que Christ est le début et la fin de tout selon la citation de l'Apocalypse.

Pour les Chrétiens celui qui est important c'est Jésus : **Jésus, le Fils de Dieu qu'on appelle Christ et qui est notre Sauveur**



On lui associe l'Alpha et l'Oméga en majuscules ou en minuscules, en référence à l'Apocalypse de Jean, 1,8 et 22,13 où il est dit du Seigneur qu'il est l'Alpha et l'Oméga, celui qui est, qui était et qui vient, le premier et le dernier, le commencement et la fin, avec tout ce qu'il y a entre les deux... Une erreur à corriger : ce n'est pas Jésus qui dit de lui-même qu'il est l'Alpha et l'Oméga, comme on l'entend très souvent.

Tous ensemble, les lettres du chrisme et l'alpha et l'oméga forment le verbe archô ἄρχω qui signifie 'je commande, je dirige, je guide'

## Rôle et emplacement des croix<sup>16</sup>

*Élément fondamental de l'expression de la chrétienté et manifestation de la ferveur populaire, la croix permet de mieux appréhender l'influence de la religion dans les campagnes. Dans de nombreuses régions françaises (mais pas seulement car il y en a aussi de très nombreuses à Québec par exemple) , on rencontre de nombreuses croix. La Bretagne, le Cantal, le Massif Central en général, en sont de beaux exemples ; dans le département du Cantal, il n'y en aurait pas moins de trois mille, de la plus modeste croix au calvaire le plus abouti.*

« Les croix de chemins se sont développées principalement depuis le Moyen Âge et sont destinées à christianiser un lieu. De formes, de tailles et de matières variées (bois, granite, aujourd'hui en fonte, fer forgé ou en ciment), elles agrémentent aussi bien les bourgs et les hameaux que les routes de campagne et symbolisent l'acte de foi de la communauté. Elles se multiplient à partir de 1095, date à laquelle le droit d'asile est étendu aux croix de chemins qui ont alors un double rôle de guide et de protection.

En XVI<sup>e</sup> siècle la croix de chemin est devenu un symbole religieux catholique très répandu. Elles sont dues à la volonté publique des communautés ou celle privée des familles.

Elles agrémentent les bourgs et les hameaux et symbolisent l'acte de foi de la communauté. On les rencontre souvent aux carrefours, elles guident le voyageur (et reprennent le rôle des menhirs) et mettent le voyageur en confiance. Elles sont parfois un lieu de pèlerinage que l'on retrouve sur les chemins de pèlerinage comme pour les chemins de Compostelle. Elles sont ornementées de quelques lignes de prières.

Toutes les croix ne sont pas dues à la volonté des communautés, certaines ont été érigées à la suite d'une initiative privée, souvent par une famille aisée qui voulait à la fois affirmer sa foi, protéger les siens, obtenir une faveur ou en signe de reconnaissance pour une faveur obtenue. On distingue parfois ce type de croix des précédentes lorsqu'il y était gravé le nom de la famille commanditaire. On peut sur certaines croix y trouver un blason ou des inscriptions. Certaines croix sont élevées tout près des champs cultivés pour implorer la protection divine contre les fléaux naturels qui affligeaient les récoltes.

« Aux croix en bois, qu'on remplaçait pieusement lorsqu'elles tombaient, tous les vingt ans environ, ont succédé des monuments croix en pierre, œuvres de tailleurs de pierre de la région. Ces artisans ont pu, grâce aux libéralités d'un propriétaire aisé, assurer une meilleure longévité à ces fragiles témoins de la piété des campagnes ».

Lorsque la croix est érigée, elle est bénie, et fait généralement l'objet d'un culte : on y faisait le plus souvent des processions, mais pour les croix éloignées des bourgs ou dans des hameaux isolés, les manifestations étaient beaucoup plus humbles : des gens ou simples passants, accorchent au fût de la croix un rameau de genêt, un bouquet de fleurs.

A titre d'exemple dans les régions de la Corrèze et du Cantal, il existe de nombreux types de croix : « croix de chemins, de menhir, de limite, de village, d'église, de cimetière, de pont, de sommet, de mission, de rogations, de rameaux, de maison, de source, de fontaine, de bornage celles-ci servaient à délimiter des espaces géographiques, religieux ou administratifs tels que les paroisses, les seigneuries et autres limites de juridiction, souvent en rapport avec le droit d'asile ».

La croix est très représentée du XVI<sup>e</sup> siècle à nos jours, la vie des gens était rythmée par les succession de maladie et de famine, la croix faisait office d'emblème protecteur. On distingue les croix dues à la volonté des communautés et des croix érigées par des familles. Les premières agrémentent les bourgs et les hameaux, symbolisant la foi de la communauté. On les rencontre

<sup>16</sup> <https://www.incertitudes-photographiques.net/col/croix01.htm>

souvent aux carrefours, elles guident le voyageur et le protègent de l'inconnu et des mauvaises rencontres.

Bon nombre croix sont d'origine très ancienne, dès le IV<sup>e</sup> siècle.

Les carrefours ont toujours fait l'objet d'une attention particulière. Il y a en effet, un symbolisme de la croisée des chemins. Les carrefours provoquent souvent crainte et appréhension, la croix joue ici un rôle particulier de protection. La croix tient aussi un rôle plus utile : quand le croisement est sous la neige, la croix continue d'indiquer sa position au même titre que les cairns en montagne.

Citons ici quelques croix :

### 1 - Croix de chemins

Le premier rôle d'une croix est de christianiser un lieu. Les croix de chemins témoignent donc avant tout de l'avancée du christianisme et de la présence de l'Église. C'est ce qui explique qu'un nombre important de menhirs, monuments pré-chrétiens, ont été christianisés par l'adjonction d'une croix.

Les carrefours ont toujours fait l'objet d'une attention particulière. Il y a, en effet, un symbolisme de la croisée des chemins qui provient la peur et l'anxiété chez le voyageur. La croix est destinée à sécuriser.

Un certain nombre de croix de chemin sont aussi des croix sur la voie des cimetières. « De la maison du défunt à l'église paroissiale, le convoi funéraire s'arrêtait à toutes les croix et l'on récitait quelques prières appropriées ».

### 2 - Croix des Rogations et de processions

Certaines croix de chemins servaient aussi aux processions, et notamment aux Rogations, fête aujourd'hui bien oubliée mais essentielle en milieu rural.

*« Les Rogations constituaient une fête liturgique s'échelonnant sur trois jours, du lundi au mercredi précédant l'Ascension. Ces Rogations, ou litanies mineures, furent instituées en 469 par saint Mamert, évêque de Vienne en Dauphiné. Grégoire de Tours nous informe que l'usage fut introduit très tôt en Auvergne ».*

*« Curé en tête, la procession des paroissiens traversait le terroir de part en part, s'arrêtant aux croix pour bénir les prés et les champs. Chaque journée était consacrée, en principe, à la bénédiction d'un type particulier de culture : prés, champs, vignes ou quelque autre culture secondaire. Le but était évidemment de garantir, par des prières adéquates, la prospérité de la communauté villageoise en immunisant ses diverses productions contre les attaques des forces obscures. C'est pourquoi il importait aux paysans de disposer des croix aux endroits stratégiques, certes au bord des chemins, mais donnant sur les prés et les cultures ».*

Il y avait cependant beaucoup d'autres occasions de fleurir les croix, car les processions étaient nombreuses.

A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, les Missions se multiplient dans les paroisses. On processionne puis, pour fêter dignement la clôture de la Mission, on érige une croix dans un grand concours de foule.

### 3 - Croix de limites

« La croix, comme le menhir avant elle, peut servir de borne. Entrée et sortie des villages sont normalement pourvues d'une croix, mais toutes les limites, religieuses ou profanes, pouvaient être ainsi matérialisées ».

Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, des Sauvetés sont créés et délimités par des croix comme à Aurillac, Maurs, Montsalvy, Sauvat. Ces Sauvetés sont des terres d'asile qui ne dépendent que du fondateur, Abbé ou Pape. En réalité, il s'agissait ainsi d'attirer des travailleurs pour mettre en valeur des terroirs encore inexploités. Les textes indiquent clairement la présence et le rôle juridique des croix.

#### 4 - Croix des villages et des cimetières

Chaque village s'ouvre et se ferme par des croix. Mais les places sont également christianisées, ainsi que les cimetières.

« Les cimetières se trouvaient tous, originellement, à proximité immédiate de l'église. Ce n'est qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle que pour des raisons d'hygiène on les a disposés à l'extérieur des bourgs. La croix qui trônait au centre du champ des morts a fait le même voyage, à moins qu'elle soit restée sur place pour devenir une "croix d'église".

#### 5 - Croix des ponts, des sommets, des sources et des fontaines

Chaque point important du paysage fait l'objet d'une christianisation.

Les ponts sont des points de passage obligés, et souvent étaient le lieu d'un péage. Une croix pouvait garantir la légitimité de l'impôt. Il reste peu de ponts anciens.

Presque tous les sommets ont conservé une croix. Le rôle de christianisation, de signal ou de rappel est ici évident.

Enfin, les sources et les fontaines ont également reçu la marque du christianisme. D'abord parce que l'eau a toujours été sacrée, ensuite pour combattre les cultes antérieurs.

#### 6 - Croix mémoriales

Rappelons qu'un grand nombre de croix servent de témoins. C'est ainsi que le lieu d'une mort brutale font l'objet d'une érection de croix (on en trouve beaucoup en montagne).

Dans le même registre citons les croix de peste, qui rappellent et tentent de conjurer une épidémie, ou les croix de pèlerinage, qui le plus souvent ne marquent pas une étape sur un trajet, mais rappellent le pèlerinage du donateur.

Il existe aussi des "croix des batailles" venir confusément d'un conflit.

*Sur une croix à proximité d'Auriac en Corrèze), dans une cavité creusée au bas du fût figure cette inscription gravée sur une plaque de métal :*

*" Le 12 janvier 1866 dans l'exercice de ses devoirs de médecin, Jean Julien Félix Cisterne, membre du Conseil Général, né le 30 janvier 1817, est mort d'une chute de cheval. Prié pour lui." Un coeur est sculpté au milieu de la croix. (la référence de cette citation n'a pas été notée, merci à l'auteur)*

#### 7- Croix de mission

*« A la signature de l'Edit de Nantes, en 1598, débutent les Missions, destinées à ranimer la ferveur du Catholicisme. Les Lazaristes, fondés par St Vincent de Paul en 1625, se consacrent spécialement aux missions dans les campagnes et ce jusqu'à la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. A partir du XVIII<sup>e</sup> siècle surtout, les Missions se multiplient dans les paroisses. Les prêtres missionnaires organisent durant une dizaine de jours de nombreuses animations. Les Missions étant destinées à ranimer la ferveur du catholicisme, messes, processions et veillées de prière s'enchaînent, puis, pour fêter dignement la clôture de la Mission, on érige une croix.*

*Beaucoup de croix de Mission sont de grandes croix édifiées en bonne place dans le village. Elles sont selon l'époque d'origine en bois, en fer forgé ou en fonte. A partir de 1840, le développement de l'industrie de la fonte porte un coup fatal à l'art du fer forgé. La fonte convient spécialement à la confection de grandes croix de mission, élevées un peu partout au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Malgré leurs dimensions imposantes, toutes ces croix ajourées sont constituées de la répétition régulière de motifs qui engendrent une certaine monotonie et font regretter la saveur artisanale des fers forgés. »*

## 8 -Les croix alpestres

« Des croix, difficiles à dater, ont été érigées sur les alpages ou sur des sommets proches des lieux de travail. On peut les nommer croix alpestres. Ainsi près de 70 croix ont été répertoriées sur les sommets fribourgeois. Vers la moitié du XXe siècle, des croix à connotation religieuse appelées croix de Mission ont été portées sur la montagne.

Avec le développement de l'alpinisme, petit à petit, des croix ont été érigées dans les Alpes et les Préalpes. Marquer, sacrifier le sommet ou son emplacement. Certaines appartiennent à des croix d'hommage : hommage à des alpinistes disparus en montagne ou reconnus dans le monde de l'alpinisme.

Depuis une vingtaine d'années environ, une spiritualité plus universelle anime la jeunesse. Avec des architectures parfois audacieuses, ces croix d'amitié scellent la fraternité, le respect et le courage. Pour certaines, des pèlerinages sont organisés chaque année, l'occasion de transmettre ces valeurs aux générations suivantes. Chaque croix bénéficie de la protection d'un « gardien ». Il organise les réparations, le renouvellement du carnet...

La pose d'une croix est souvent associée à sa bénédiction. Des amis musiciens et chanteurs s'associent à la cérémonie. Fixée à la croix ou à proximité, une boîte abrite le livre ou le carnet de la croix. Répertoire météorologique et poétique, il nous donne un inventaire des passages au sommet. Il est également un recueil de confidences et un moyen de communication privilégié. Il offre la possibilité de se confier, de mettre des mots sur certaines souffrances et de se décharger.

Les croix sur les montagnes s'apparentent aux autres points de repères religieux dans le paysage : chemins de croix, chapelles et oratoires, grottes. Les messes et offices célébrés en plein air et dans les chapelles de montagnes connaissent un succès grandissant en offrant aux participants la possibilité de vivre leur foi d'une manière conviviale et proche de la nature.

Croix alpestres, croix d'hommage, d'amitié et de fraternité, elles révèlent un rapport intime entre les hommes et une vie spirituelle. La montagne évoque la majesté et le sublime. Son univers fascine et en toute humilité il invite à l'élévation. Symbole chrétien, la croix symbolise l'universalité. Comme une harmonie entre ciel et terre, elle renvoie aux origines. Dans son horizontalité la croix représente le chemin parcouru, le lien des hommes entre eux qui, dans un élan vertical, s'unissent dans le respect et le courage. Présence sur la montagne, aujourd'hui plus qu'hier, la croix rassemble, elle reconforte et donne espoir et confiance. En témoignent les mots laissés dans les livres à son pied. Dans une continuité culturelle et une tradition alpine, la croix veille sur les hommes qui veillent sur elle ». Source Wikipedia



## Petit étude historique du pays du Rouergue

### Préhistoire

Le Sud-Aveyron est peuplé de façon continue à partir de la civilisation chasséenne (4350 à 3300 avant J.-C.) et l'Age du cuivre (2 500 à 1 700 avant J.-C.), cette dernière époque se caractérisant par la coexistence d'objets en cuivre et d'outillage lithique, autrement dit en pierre.

Les dolmens et menhirs sont particulièrement présents dans le sud de l'Aveyron, avec les statues-menhirs.

*Ces statues sont des pierres plates, sculptées en bas-relief ou gravées, et plantées en terre. Elles représentent des personnages, tant féminins que masculins, sculptés en pied avec la taille marquée par une ceinture. Les bras sont repliés sur le buste. Les traits du visage sont simplifiés à l'extrême : yeux, nez, et ce qui semble être des tatouages sur les joues (il est très rare que la bouche soit dessinée). Les hommes peuvent porter des armes (arc, flèche, hache) et un baudrier en travers de la poitrine. Les femmes sont représentées par leurs seins, des cheveux tirés en arrière avec des colliers à plusieurs rangs.*

*L'origine de ces statues est inconnue, même si les spécialistes pensent qu'il pourrait s'agir de dignitaires ou d'ancêtres. On estime qu'elles ont été érigées entre 3 300 et 2 200 av. J.C., ce qui correspond à la période entre la fin du Néolithique et le début de l'Age du Bronze (Chalcolithique). Ces statues menhir sont concentrées dans une zone très limitée, couvrant le Sud-Aveyron et la Montagne noire A ce jour, environ 140 statues-menhirs ont été découvertes.*

En 121 av. J.-C., les Rutènes participent à une bataille au côtés des Allobroges (Savoie et nord de l'Isère). Vaincus, leur territoire est scindé entre « Rutènes libres » et « Rutènes provinciaux » intégrés à la Narbonnaise Première (Montclar fait alors peut être partie de la province sous dépendance romaine).

En 50 avant J.-C., fin de l'invasion de la Gaule par César.

La présence romaine est attestée par plusieurs noms de lieux d'origine latine, ayant trait à la végétation, aux animaux ou aux activités humaines:

Cazelles (de "casa", maison ou cabane)

La Boria (de bovarius, domaine agricole ou il y a des bovins)

La Fage (de "fagus", hêtraie)

Piquemoure (de "mora", mure)

Le Méjanel (de "medius", au milieu ou moyen)

Par ailleurs, la région abonde de lieux ayant une terminaison en -ac.

Le nom de ces fermes ou hameaux est hérité du nom de leur propriétaire: par exemple, Juliac d'après le nom de son propriétaire Julius. Ces lieux sont plus ou moins régulièrement implantés sur les plateaux de part et d'autre du Tarn. Le maillage que l'on peut observer sur une carte pourrait être le résultat d'une implantation planifiée de colons romains, souvent d'anciens légionnaires (les colonies romaines sont fréquentes au début de l'Empire romain, sous Jules César et Auguste, avec la démobilisation massive des légions romaines)... ou d'un morcellement du territoire (*dit « centuriation »*) que Rome appliquait dans les régions sous sa domination, après une phase de déboisement et/ou d'amendement.

Le Rouergue fait partie de l'Aquitaine Première jusqu'à la chute de l'Empire romain d'occident en 476.

A partir du IV<sup>e</sup> siècle, début de la christianisation : Saint Amans, le premier évêque de Rodez, évangélise le Rouergue.

De nombreux lieux perpétuent la mémoire de saints, souvent issus de puissantes familles gallo-romaines :

- Saint-Igest (Egetius, Ygest),
- Saint-Dalmazi (Dalmas, un des premiers évêques de Rodez),
- Saint-Cyrisse (Cyrissus, martyr du IV<sup>e</sup> siècle), Saint-Martin-de-Brousse, Saint-Maurice-d'Orient, Saint-Juéry, Saint-Exupère, Saint-Michel-de-Castor, Saint-Affrique (Affric, évêque du Comminges au VII<sup>e</sup> siècle), Saint-Sernin-sur-Rance, etc.

Arrivant de la mer Noire, les Wisigoths prennent le contrôle du sud-ouest de la France et d'une grande partie de l'Espagne. Toulouse devient leur capitale pour quelques années. Suite à leur défaite devant les Francs (Vouillé en 507), ils se replient au pays basque et en Espagne<sup>17</sup>.

En 531, les Francs conquièrent le Rouergue. Ils contrôlent la région jusqu'en 632 (mort de Caribert, roi d'Aquitaine et fils du roi des Francs Clotaire II).

S'en suit une période d'émancipation avec les Princes d'Aquitaine, jusqu'à la reprise du pouvoir sur la région par les capétiens vers 780.

En 754, Pépin le Bref devient le premier roi de la dynastie des Carolingiens.

En 781, son fils Charlemagne érige en royaume l'Aquitania, dont fait partie le Rouergue, pour son fils Louis (futur Louis le Pieux ou le Débonnaire) âgé de trois ans.

L'administration en est assurée par Guillaume de Gellone, premier comte de Toulouse et premier de la lignée des Marquis de Septimanie, qui contrôleront la région jusque vers 870 (il sera canonisé en 1066 sous le nom de saint Guilhem).

Profitant de l'affaiblissement du pouvoir royal, les "comes" (comtes) carolingiens commencent à rendre leur charge héréditaire.

En 814, Louis le Pieux devient empereur.

Charles le Chauve est roi d'Aquitaine de 832 à 834, puis de 834 à 845.

Guerre de succession à partir de 840. En 843 Charles le Chauve reçoit la Francie occidentale (partie ouest de la France actuelle).

En 837, Foulques ou Foucaud (*Fulqualdus*, *Fulgualdi*, *Fulcoaldo*) est *missi* royal en "*pago Rutenico*" (Histoire Générale de Languedoc 2nd Edn. Tome II, Preuves, LXXXVII, p. 652, and 3rd Edn., Preuves, 160, p. 329).

Il a deux fils, Fredelon et Raymond, qui prennent part en 845 à la reconquête de Toulouse par Charles le Chauve face à Pépin II. En reconnaissance, Frédélon est nommé gouverneur de Toulouse ("*Custode Civitatis*") de 850 à 852. De son côté, Raymond est nommé comte de Rouergue et comte de Quercy en 849.

A la mort sans postérité de Frédélon, Raymond (dit Raymond 1er) devient comte et marquis de

---

17 « Les invasions Barbares avant l'an 1000 en Auvergne », Claude-Alain Saby, <https://www.lulu.com>, ISBN 5800134087435, <https://scribe.jimdo.com>

Toulouse. Raymond 1<sup>er</sup> est considéré comme le fondateur de la dynastie dite Raymondine. Avec sa mère et son épouse Berteyz, il fonde en novembre 862 l'abbaye de Vabres. Cette abbaye est fondée sur la base d'une villae, de deux églises et de serfs. Elle devient rapidement le sanctuaire patrimonial des premiers Raymondins (*Histoire Générale de Languedoc*. Tome II)

Après les comtes raymondins, les comtes de Rouergue soutiennent l'abbaye, qui connaît un éclat autant temporel que spirituel. Elle fonde des monastères annexes à Nant, Lavernhe et Saint-Léon. Elle possède 300 mas, des villae (anciens grands domaines gallo-romains), des curtis (domaines agricoles), des vignes et des moulins.

Malheureusement, elle est victime de dérives simoniaques (achat et vente de charges ecclésiastiques, etc.) malgré son rattachement à Saint-Victor de Marseille en 1061.

*L'abbaye deviendra évêché en 1317 sur décision du pape Jean XXII (originaire de Cahors). Son église devient cathédrale, le dernier abbé devient évêque, et les moines chanoines réguliers. Le nouvel évêché regroupe 130 paroisses au sud du Tarn, issues du partage de l'évêché de Rodez. Il connaît de nombreuses turbulences durant la guerre de cent ans, et surtout les guerres de Religion (cathédrale brûlée en 1568) qui amènent même l'évêque à habiter le château de Saint-Izaire pendant plusieurs années...*

*L'évêché est supprimé en 1793.*

*A la suite du Concordat, le diocèse sera rattaché à Cahors, puis à celui de Rodez reconstitué en 1822.*

Les deux fils de Raymond 1<sup>er</sup> lui succèdent : Bernard de 865 à 875, et Odon (Eudes, Odonus) de 875 à 919.

Odon a deux fils. Raymond II, l'ainé, lui succède comme Comte de Toulouse (918), tandis que Ermengaud, le cadet, devient comte de Rouergue.

Ermengaud (919-937) fonde alors la branche des comtes de Rouergue. Suivent en ligne directe Raymond I (937-961), Raymond II (961-1010), Hugues (1010-1054) et Berthe (1054-1066). A la mort de cette dernière, Raymond IV dit *Raymond de Saint-Gilles* (vers 1042 - † 1105) s'empare du comté de Rouergue (*Histoire Générale de Languedoc* 3rd Edn. Tome V, Preuves, Chartes et Diplômes, 260, col. 515). Désormais le comté de Rouergue suit le sort du comté de Toulouse sans pour autant lui être intégré.

Cependant, les comtes de Rouergue ne peuvent empêcher la montée en puissance d'un réseau complexe de vassaux, l'apparition d'un maillage complexe d'hommages et le partage des droits seigneuriaux.

Parmi les plus anciens vassaux, figurent les barons d'Arpajon, Séverac, Landorre ainsi que les comtes de Milhau, de Rodez... certains ne brillant pas toujours par leur fidélité à la dynastie raymondine : Millau passera dans la maison de Barcelone et Henri 1<sup>er</sup> de Rodez rendra hommage à Simon de Montfort en 1214.

C'est à cette époque qu'émerge la langue romane.

Côté économie, de nombreuses villae gallo-romaines sont démembrées en manses (qui deviendront des "mas"). De cette époque date les dénominations suivies du nom du propriétaire : *le mas de...*, ou *la borie de...* (de "boria" qui signifie ferme).

De cette époque date aussi sans doute le Cabriol, dont le nom viendrait du catalan "cabirol" (chevreuil).

En 1095, Raymond IV de Saint-Gilles, comte de Toulouse et du Rouergue depuis 1094, participe à la première croisade avec la noblesse du Midi.

La légende affirme que c'est à cette époque que le templier Aimeric de Copiac aurait ramené le Saint-Voile à Coupiac (mesurant 52 x 48 cm, ce fragment de tissus est plus vraisemblablement un don à Jean 1er d'Armagnac, offert par le pape Clément V, oncle de sa femme).

En revanche, le tympan roman de Coupiac (visible sous le porche de l'église) et le lindal de Plaisance, semblent être deux réalisations romanes marquées par une influence espagnole et pyrénéenne (Béarn, pays basque) liée au passé wisigothique...

De cette époque date aussi vraisemblablement l'encensoir de Saint-Jean de l'Hôpital dont l'origine est inconnue.

## XIIe siècle : Arpajons, Cisterciens et Hospitaliers Hospitaliers à Saint-Jean de l'Hôpital

Pour aider les pèlerins, deux ordres militaires monastiques sont créés : les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1113) chargés de l'hébergement et des soins aux pèlerins et les Templiers (1120) chargés de protéger les voies de communication et d'assurer la sécurité des pèlerins.

Pour financer leurs actions, Templiers et Hospitaliers reçoivent de très nombreux dons

L'Ordre du Temple s'implante en 1153 lorsque Raymond, abbé de Gelonne (Saint-Guilhem-le-Désert), lui donne l'église de Sainte-Eulalie.

En 1159, Raymond Bérenger, comte de Barcelone et roi d'Aragon cède à l'Ordre tous ses droits sur ce village et toutes ses possessions sur le Larzac. Suivront de nombreuses autres donations de petits seigneurs locaux, de l'évêque et du Comte de Rodez, de l'abbé de Conques.

Petit à petit, les Templiers deviennent les principaux propriétaires fonciers du Larzac (en 1307, lors de l'arrestation des Templiers, l'inventaire des commissaires royaux comptabilisera 35 chevaux, y compris ânes et mulets, 22 bœufs de labour, 120 bovins, 24 porcs, 180 chèvres et 1 725 moutons répartis entre Sainte-Eulalie et La Cavalerie).

En 1160, l'église Saint-Laurent de Martrin ainsi que les droits qui lui sont attachés sont donnés aux hospitaliers par le vicomte de Broquiès et par son vassal Escafre, seigneur de Curvalle, auxquels se joignent Raymond-Gui de Combe des Ours (Camboussière sur la commune de Plaisance), lui-même vassal du Seigneur de Curvalle, et sa femme Guida, qui à cette occasion font entrer leur fils Bertrand dans l'Ordre de Saint Jean de l'Hôpital.

Les Hospitaliers sont aussi implantés à l'Hôpital Bellegarde (commune de Réquista), à Farret, etc.

Sur la commune de Motclar, ils possèdent l'église de Saint-Jean de l'Hôpital (Espital de Sant Joan) également appelée Saint-Jean-des-Cabilladouires. En 1176, Imbert de Curvalle leur donne le mas de Cazelles.

## Cisterciens à Saint-Igest

L'abbaye de Bonnecombe est fondée en 1163 par douze moines de Candeil (commune de Comps-Lagranville). C'est la plus récente des abbayes cisterciennes du Rouergue (suivront Sylvanès Beaulieu, Bonneval, Loc-Dieu, Nonenque). A sa création, elle bénéficie de soutiens importants de la noblesse locale, dont celui du comte de Rodez Hugues II et de ses frères Richard et Bernard d'Arpajon. Les donations affluent

- En 1171, Bernard de Castelpers donne à l'abbaye de Bonnecombe des terres et surtout des vignes à Saint-Igest. D'autres seigneurs plus ou moins proches font aussi des donations...
- En 1174, Pons de Raymond, de Brousse, donne au monastère de Bonnecombe une terre qu'il a dans la paroisse de Saint-Izest. Toujours en 1174, Bernard de Raymond donne à Hugues, abbé, le cens du mas de Cabriolenc et la moitié du fief du mas de Podio (?), ainsi que le cens

et les dîmes du mas de Vilar, situé dans la paroisse du Lobous "aux appartenances de Colnac" (Connac).

- En 1177, Pons de Raymond et Pierre de Frotard, son fils, donnent, à Hugues, abbé, et aux moines de Bonnecombe, tout ce qu'ils possèdent dans la vigne dont fut tenancier Pierre d'Armand, laquelle est contigüe à celle que leur donna Bernard de Castelpers dans la paroisse de Saint-Izest.
- Pons de Raymond donne encore, en 1183, à Ranulfe, abbé, la terre et la vigne, situées près des vignes qui avaient appartenu à Bernard de Castelpers, dans le territoire de Saint-Izest.

Ces terres sont à l'origine rattachées à la grange (terme utilisé pour définir un des grands domaines de l'abbaye) de Moncan sur le Lagast. Plus tard, elles seront regroupées avec les terres de Lavabre (commune de Connac) données en 1245, mieux orientés pour la culture de la vigne, et où Bonnecombe construit une "grange" en 1245 (tour encore visible et reconstruite au XIX<sup>e</sup> siècle).

Il faut savoir que les moines de Saint-Igest traversaient alors le Tarn en barque ou à gué pour aller cultiver leurs vignes sur les coteaux de Lavabre et Connac.

En revanche, l'église Saint-Michel de Saint-Igest (qui sera reconstruite au XIX<sup>e</sup> siècle) dépend de l'abbaye de Vabres qui nomme son prieur. A noter l'organisation de la cohabitation entre les cisterciens de Bonnecombe et le prieur de l'église spécifiée dans un accord passé en 1217 : le prieur et sa familia habitent la *sala* et les *domus inferiores* et *superiores* selon ses habitudes. Quand ils viennent à Saint-Igest, les frères de Bonnecombe et leurs serviteurs occupent les *domus inferiores* et *superiores* et peuvent y rester tant qu'ils veulent. Ils y mettent montures et logent leur mobilier et leurs vases dans la *domus inferiores*, chacun s'organisant de façon indépendante. Aux vendanges, la première nuit d'arrivée des moines, le prieur nourrit jusqu'à cinq moines. Le lendemain et les jours suivants, ils mangent "*de suo*". Avec un tel accord, Bonnecombe se satisfait d'une occupation saisonnière tandis que Vabres cède provisoirement l'usage de son bâtiment mais ne quitte pas sa place.

Les bâtiments (*domus*) occupés par le prieur et/ou les moines existent toujours. Ils sont actuellement la propriété de la famille Constans. A noter une grande cave voûtée sur toute la longueur de l'habitation ainsi que deux cheminées du XV<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle encore visibles.

#### La famille d'Arpajon à Montclar

Le Château de Brousse apparaît en 975, lorsque Garsinde, comtesse du Rouergue, le donne à Amelius, son neveu évêque d'Albi. A la fin du XI<sup>e</sup> siècle, Richard de Millau constitue le comté de Rodez : Brousse reste dans sa zone d'influence.

Les comtes de Rodez semblent avoir ensuite donné Brousse à la famille de Cabrières.

En 1204, Rique de Cabrières (qui possède aussi le château de Durenque) se marie avec Bernard d'Arpajon. Brousse-le-Château reste pendant les 500 ans qui suivent dans le giron des Arpajon qui contrôlent également Broquiès.

Le cœur de la seigneurie des Arpajons est à Calmont-de-Plantcage.

Fondateur du lignage, Bernard d'Arpajon est probablement un fils illégitime du comte de Rodez Hugues 1<sup>er</sup>. Ce qui expliquerait pourquoi les membres de cette famille prennent place juste après les comtes de Rouergue. Par ailleurs, ils sont parmi les premiers à porter au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle le titre de baron en Rouergue. Calmont restera la résidence principale de la famille d'Arpajon jusqu'au début du XVI<sup>e</sup> siècle, date à laquelle elle s'installe à Séverac, qu'elle obtient à la suite d'un long procès. Le siège du duché reste toutefois à Calmont jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, date à

laquelle il est vendu à Jean de Cadrieu.

En 1251, l'église Sainte-Marie de Brousse figure dans le testament de Rique de Cabrières, devenue veuve.

Cette église est utilisée par les habitants du village jusqu'au XVe siècle, date à laquelle Jean III d'Arpajon fait construire l'église actuelle (église Saint Jacques).

Parmi les éléments de la "petite histoire" du château, il faut signaler deux épisodes :

- Au XIVe siècle, accusations de sorcellerie contre Brenguier d'Arpajon et séquestration d'Hélène de Castelnaud
- En 1404, mort du vicomte d'Armagnac, aveuglé par sa femme.

En 1705, le château de Brousse sera vendu à Gelly de Grandsaigne par Catherine Françoise d'Arpajon, dernière héritière de la famille.

En 1839, le château sera acquis par la commune pour servir de presbytère. Laisse à l'abandon, il a été restauré dans les années 1970 par une association de bénévoles, la "Vallée de l'amitié".

Jusqu'en 1700, la seigneurie de Montclar dépendra de la baronnie de Brousse-le-Château qui appartient à la famille d'Arpajon.

XIIIe et XIVe siècles : cathares et guerre de 100 ans

Le catharisme se développe dans le comté de Toulouse. Les Cathares prônent le rejet de la matière, création du Mal, qui emprisonne l'esprit et la lumière créés par Dieu. Protégés ou tolérés par les seigneurs locaux, ils s'attirent la sympathie d'une partie de la population, qui reste toutefois très largement catholique.

L'assassinat du légat pontifical *Pierre de Castelnaud* déclenche la *croisade des Albigeois* (1209 à 1229).

Pour retrouver la paix et la prospérité à l'issue de cette croisade, le pouvoir central (Comte de Toulouse et Roi de France) stimule la création de bastides. Tout au long des XIIIe et XIVe siècles, plus de 350 implantations sont initiées : la Bastide-Solages, Sauveterre-de-Rouergue, Saint-Crespin, sans doute Plaisance, etc.

Points communs, un plan aussi géométrique que possible (rues droites, place centrale avec arcades) et souvent des bâtiments publics tels que des halles (la lôtja) et des couverts (los gitas).

Montclar présente certaines de ces caractéristiques : place centrale carrée, rues perpendiculaires, arcades, église excentrée... Mais aucun document historique ne le confirme.

L'émancipation des villes et villages se traduit également par la création des consuls, appelés "*cossols*", "*scindicz*", etc.

En 22 mars 1312, l'Ordre du Temple est dissout en France. Le 2 mai 1312, la Bulle "*Ad Providam*" de Clément V attribue aux Hospitaliers toutes les possessions des Templiers français.

De 1337 à 1453, guerre de Cent Ans

Aux termes du traité de Brétigny (1360), le Rouergue est cédé au roi d'Angleterre : les Rouergats se soumettent difficilement...

En 1370, la région redevient française.

En 1387, les routiers occupent Montclar (ils occupent une partie de la région depuis 1380 et ont déjà attaqué Plaisance en 1384).

Dans les rôles de revues passées en Rouergue pendant les années 1386 et 1387, un Peyrot de Montclar figure au nombre des hommes d'armes qui prirent part à la guerre contre les Anglais.

Les archives départementales de l'Aveyron (2E 160-1) conservent deux documents (Rôles de taille royale) plus tardifs sur Montclar. En 1552, Esteve Delmas, Johan Riol, Johan Decomps et Bernad Leonard sont "*consolz*"... En 1581, Jehan Mealet, Heloy Leonard, Jacqueq Crassous et Anthony Malaval sont "*scindicz*".

Un oppidum chef-lieu des Rutènes

Plateau d'une centaine d'hectares au sommet d'une butte rocheuse dans une boucle de l'Aveyron, le site naturellement défensif de Rodez, qui culmine à 634 mètres d'altitude est favorable à l'implantation humaine. Les vestiges archéologiques sont très nombreux à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le Rouergue est alors occupé par les Rutènes, un peuple gaulois dont le territoire couvre l'Aveyron actuel, une partie du Tarn et de l'Hérault.

L'oppidum de Rodez est leur chef-lieu. Il est au carrefour d'importantes voies de communications reliant Lyon à l'Atlantique et le Massif central à la méditerranée.

Une petite Rome en pays rutène

L'agglomération gauloise se transforme au cours du I<sup>er</sup> siècle de notre ère en une véritable cité romaine. Une trame générale organise les espaces autour d'un vaste forum central qui dépasse en dimension ceux de grandes villes de la Gaule romaine telles que Vienne, Arles ou Narbonne. La cité est équipée d'un système d'adduction en eau potable alimenté par un aqueduc franchissant la vallée de l'Aveyron. D'importants monuments publics comme l'amphithéâtre, situé à 300 mètres au nord-ouest de la ville, proclament la gloire de Rome.

À partir du III<sup>e</sup> siècle, l'Empire romain connaît une importante crise économique et sociale. Rodez, comme les autres villes de la Gaule, s'enferme dans une étroite enceinte. Les progrès de la christianisation entraînent les premières et profondes transformations dans la topographie urbaine de Rodez après l'évangélisation vers 400 par saint Amans, premier évêque du diocèse.

Un siècle plus tard environ, en 476, un baptistère est consacré par l'évêque de Clermont, mais c'est au VI<sup>e</sup> siècle que les deux principaux centres religieux sont implantés : le groupe épiscopal est construit sur l'emplacement de la cathédrale actuelle, à l'intérieur de l'enceinte et, extra-muros, une basilique est édifiée sur la tombe de saint Amans.

Ci-dessous : Source Espalion, Bessuéjols, Castelnau-de-Mandailles Le Cayrol, Lassouts, Saint-Côme-d'Olt

Christian-Pierre Bedel

(avec la participation de la Fédération départementale des Foyers ruraux de l'Aveyron

Préface de Simone Anglade)

Il y a plus de 4.000 ans que des peuples, “Méditerranéens” ou “Alpins”, ont fait souche dans la région de l'actuel département de l'Aveyron. Ils s'y sont installés à l'époque des haches de pierre polie que nos anciens appelaient *pèiras del trôn* : le Néolithique.

Le département de l'Aveyron est le plus riche de France par le nombre de ses dolmens. Beaucoup de ces *pèiras levadas* ont été détruites. Sur près d'un millier de sites, 500 environ présentent encore des vestiges visibles. On citait en 1858, le dolmen de *Montugal* sur la commune de *Bessuéjols*, une *pèira levada*, plantée sur le causse entre *Biunac* et *Najàs* et les trois dolmens de *Najàs*. A ces derniers il faut ajouter le dolmen supposé d'*Artinhac*, ceux de *Massa* et d'*Alairac*, ainsi que les deux dolmens de *Pèira Levada* dont l'un, coudé, fut malheureusement détruit en 1987 (1). Ce mégalithisme correspond à l'Age du Cuivre, le Chalcolithique, époque de l'occupation des grottes de Foissac, il y a environ 4.000 ans.

Les pointes de flèches en silex, crénelées et pédonculées, assez répandues sur nos causses, sont caractéristiques de l'Age du Bronze rouergat.

Les données de la linguistique recourent celles de l'archéologie qui concluent à la continuité du peuplement du *Roergue* depuis la fin du Néolithique, même si, localement, cette continuité n'est pas toujours établie. Les noms de lieux du canton d'*Espaliu* sont occitans et malgré la francisation abusive du cadastre, ils sont encore correctement prononcés par les anciens. Depuis plus d'un millénaire, on les retrouve dans les actes et les documents *del pais*.

Les radicaux les plus anciens sont d'origine proche-orientale (méditerranéenne) ou bien ouralo-altaïque (alpine). Mais leur sens a pu être modifié sous l'influence d'apports linguistiques postérieurs. Ainsi le radical “kant”, que l'on retrouve dans *canton*, *cantonada* avec le sens de pierre, de dureté, après avoir été associé à un autre radical du même type, est devenu en occitan, sous l'influence du latin, *canta-perdise* que l'on traduit par “chante perdrix”. Le radical “kar/kal” avec le même sens de pierre, de dureté a transité par le celte et le latin pour aboutir à *carrièira*, *carri*, et a pu donner *Caldago-sa* ou *Calmont*.

L'explication des noms de lieux est toujours incertaine. Pour les uns, *bart* et *vaissa* sont prélatins, pour les autres ils seraient germaniques. Car, si leur origine est ancienne, ces noms ont pu être attribués à une date relativement récente. Ainsi, lorsqu'ils sont passés dans le langage courant (*garric*) ou lorsqu'ils ont été transposés d'un lieu à un autre du fait d'un déplacement de personnes ou d'une ressemblance géographique. C'est donc avec beaucoup de prudence qu'il faut interpréter les hypothèses toponymiques dont les plus douteuses ont été marquées ici d'un point d'interrogation.

Il y a environ 3.000 ans, des influences culturelles venues de régions situées entre l'Inde et la Russie se répandent progressivement en Europe occidentale. La civilisation des Celtes est la première à se mêler aux cultures locales de ce pays du Rouergue sans éliminer pour autant les rites et les croyances hérités de la préhistoire. D'autres apports indo-européens suivront, à l'époque historique, avec l'arrivée des Latins et des Germains.

Avant la conquête romaine, l'autorité de la tribu celte des *Rutenas* s'étend jusqu'au Tarn albigeois. Les frontières de la *civitas rutenensis* devront être ramenées sur le Viaur et l'Aveyron après une première résistance aux Romains. Elles demeureront celles du *Rouergue*, puis du département de l'Aveyron jusqu'en 1808.

L'influence celte est assez sensible dans l'Espalionnais et l'occupation de sites comme celui de *Vièlh-Mur* (Vermus), dont le nom évoque un toponyme celtique, a dû être effective dès les temps protohistoriques.

Le *Rouergue* gallo-romain exporte ses productions de poterie, dans tout l'empire. Et les Romains poursuivent et intensifient l'exploitation des mines du pays. *Segodunum*, la future *Rodés*, est une ville importante avec son aqueduc, son amphithéâtre, ses thermes et ses écoles. Les villas sont nombreuses et prospères.

D'assez nombreux témoignages archéologiques sur cette période ont été mis à jour. Des sarcophages et des urnes funéraires ainsi que des débris d'amphores des tuiles romaines ; des vestiges gallo-romains, un atelier de céramiques, un chapiteau gallo-romain en marbre.

Les vieux chemins suivent parfois le tracé d'antiques *viâs* gallo-romaines, mais souvent il ne s'agit que de vieux chemins empierrés datant du Moyen Age.

Cinq siècles de romanisation ont profondément marqué la langue qui se rattache au languedocien. Un constat confirmé par la toponymie puisque la majorité des noms de lieux est constituée de mots occitans issus du latin et complétés parfois par des suffixes d'origine latine.

**Les cultes païens de la préhistoire, transmis par les *Rutenas* puis par les Gallo-Romains, ont été christianisés à partir du IV<sup>e</sup> siècle, à l'époque où les tribus germaniques s'installent dans l'empire romain. La chrétienté prendra le relais de l'empire romain dont l'héritage culturel est revendiqué du VI<sup>e</sup> au IX<sup>e</sup> siècle par les *Aquitains*.**

Bien des sommets, des grottes, des sources ou des fontaines du *Rouergue* ont longtemps conservé les témoignages votifs des générations qui se sont succédé depuis près de 5.000 ans.

*Sent Amans*, premier évêque de *Rodés*, aurait évangélisé le *Rouergue* au début du Ve siècle. Les légendes concernant les saints évangélistes des premiers temps de la chrétienté occidentale sont nombreuses et les traditions votives sont encore vivantes.

Dans les derniers siècles de l'empire romain alors que la christianisation progresse, divers peuples germaniques se romanisent. Tel est le cas des Wisigoths qui fondent un royaume à Toulouse

Le roi Alaric fait procéder à une compilation du droit romain, dont l'influence sera encore sensible en *Rouergue* autour de l'an mille. Mais les Wisigoths, suivant l'évêque Arius, ne reconnaissent pas le mystère de la Trinité et les évêques catholiques appellent les Francs à leur aide contre ces rois hérétiques. Après avoir battu les Wisigoths près de Poitiers en 507, les Francs ravagent le pays et imposent leur autorité. L'influence germanique semble avoir été assez superficielle.

On attribue aux temps wisigothiques et mérovingiens d'antiques nécropoles, souvent situées à l'écart des villages. Malgré la persistance de pratiques funéraires païennes, la christianisation se poursuit, notamment par la consécration de lieux votifs honorés depuis les temps préceltiques.

Le duc Eudes, prince d'*Aquitania*, arrête les Arabes au Sud de *Tolosa*, et marie sa fille à un prince berbère. Mais, en 732, il aide les Francs à la bataille de Poitiers. Ceux-ci profitent de leur victoire pour envahir l'Aquitaine.

Sous Charlemagne les prieurés bénédictins se multiplient et se développent. Ils sont richement dotés par les rois carolingiens, Cette politique sera poursuivie par les comtes qui se substitueront au pouvoir impérial et royal.

La période aquitaine est également marquée par le démantèlement des villas gallo-romaines en manses qui deviennent des mas.

La période aquitaine est également marquée par le démantèlement des villas gallo-romaines en manses qui deviennent des mas.

Peu à peu, la langue romane émerge au travers de mots qui sont encore vivants en occitan, ou au travers de noms de lieux de plus en plus nombreux dans les actes latins de l'époque.

Dès avant l'an mille, l'occitan est une réalité linguistique. Il va évoluer tout au long du Moyen Age et jusqu'à nos jours

Dès le IXe siècle, des *abadiàs* comme celles de *Concas* ou de *Sent-Antonin* bénéficient des faveurs des princes carolingiens qui leur succèdent, ainsi que de l'essor des pèlerinages et des croisades. Chevaliers engagés dans *la reconquista* ibérique, croisés de Palestine et pèlerins de *Compostela* ou du Saint-Sépulcre engagent leurs biens avant de partir, ou témoignent de leur reconnaissance à leur retour.

Au XIIe siècle, sous l'impulsion de saint Bernard, la réforme cistercienne réagit contre les excès matériels et moraux de l'Eglise, qui favorisent les hérésies cathare et vaudoise.

Au XIe siècle, l'élan mystique et l'essor démographique poussent l'Occident chrétien à partir à la conquête des lieux saints.

Pour protéger les voies et les lieux de pèlerinage ainsi conquis, deux ordres monastiques militaires sont créés. A Jérusalem, l'un a sa maison près du Temple (les Templiers), l'autre tient l'Hôpital (Hospitaliers de Saint\_Jean). Comme la plupart des ordres monastiques, ils bénéficient de dons qui leur permettent d'accroître leur domaine. Ces donations sont enregistrées sur des actes très souvent rédigés en occitan.

Le XIIe siècle est marqué par l'évolution des moeurs et la circulation des idées. Le mouvement d'urbanisation qui accompagne l'essor économique des XIe et XIIe siècles se traduit par l'émancipation de *comunaltats* qui s'organisent, au XIIIe siècle, en *cosolats*, éléments essentiels de la vie civile et commerciale occitane pendant un demi-millénaire.

Les cathares ont adopté des idées venues d'Orient avec les pèlerins, les marchands ou les croisés. Ils prônent le rejet de la matière, création du dieu du Mal, qui emprisonne l'esprit et la lumière créés par le Bon Dieu. Protégés ou tolérés par les seigneurs locaux, ils ont la sympathie des populations du Toulousain et de l'Albigeois qui restent cependant majoritairement catholiques.

En 1209, le pape lance contre les cathares *la crosada contra los Albigeses* qui deviendra une guerre de conquête française en terre occitane.

-----



Le village de Saint-Saby